

Récit rédigé par Simone LAMBERT

Née le 31 mars 1922

Simone Lambert
3 rue Général de Gaulle
10140 THIEFFRAIN

Tel. 03 25 41 34 87

LA FIN D'UN CAUCHEMAR

A travers ces quelques pages
j'ai retracé une aventure peu
banale, au cours de laquelle
j'ai suivi les troupes qui
libéraient notre territoire
pour ramener une juive dans
son foyer.

COMMENT NOUS AVONS ETE AMENES A CONNAITRE Mme BERTRAND ?

C'est une vieille histoire qui remonte à trois générations.

Mes arrières grands-parents habitaient Metz. Ils s'appelaient RINDGEN.

Les arrières grands-parents BERTRAND habitaient METZ également.

Ces deux familles étaient voisines et ont ensemble souffert du siège de METZ en 1870. La ville encerclée par les Allemands ne recevait plus aucun ravitaillement.

Mes arrières grands-parents ont paraît-il raconté qu'ils avaient mangé du rat !

Mon arrière grand'mères qui était nous a-t-on dit une femme de tête est allée trouver le général BAZAINE commandant les troupes assiégées pour lui demander du pain ... Celui-ci accéda à sa demande, et elle revint avec deux miches.

Bien entendu elle partagea avec la famille BERTRAND qui avait des enfants en bas âge, deux garçons. Elle même avait deux enfants, un garçon Pierre et une fille Gabrielle (ma grand'mère).

Compagnons d'infortune, ils se lièrent d'une amitié solide qui ne s'est jamais démentie. Après la guerre de 1870, mon grand père et M. BERTRAND ont été embauchés à la construction de la ligne de chemin de fer qui devait aboutir à PARIS.

M. BERTRAND et sa famille se fixèrent à BELFORT avec leur deux fils LUCIEN et AUGUSTE. Lucien était le filleul de ma grand'mère, bien qu'ayant peu de différence.

La famille RINDGEN continua sur la construction de la ligne et s'arrêta à VENDEUVRE. Henri RINDGEN mon arrière grand père fatigué, malade, acheta la ferme où je vis à THIEFFRAIN. Il n'en profita guère, il mourut à 49 ans. Il est enterré à THIEFFRAIN.

Les années passèrent. Ma grand'mère s'est mariée avec un agriculteur M. MARTINOT qui exploita la ferme. Ils eurent une fille Isabelle qui a épousé Henri LAMBERT (mes parents).

A BELFORT, Lucien BERTRAND s'est marié lui aussi, avec une juive, Caroline GRUMBACH. Ils eurent une fille Lucie, qui a été ma marraine.

Madame BERTRAND n'avait de juif que le nom. Elle ne pratiquait pas ; Connaissant les dangers de l'occupation allemande, et la sort réservé aux juifs, nous étions convenus que s'il y avait un danger, je recevrais au bureau où je travaillais cet appel :

"... Françoise part chez sa sœur qui est malade ..." ce devait être un appel de dernière minute ; Je devais donc aller à la gare à chaque train pour récupérer Mme BERTRAND. Ce qui fut fait en 24 h...

Quel destin a uni les familles BERTRAND – LAMBERT :

Trois générations..... le même ennemi : les allemands !!!

LA FIN D'UN CAUCHEMARD.....

Cette deuxième partie de mon journal raconte l'aventure que j'ai vécue pour raccompagner chez elle à BELFORT, une dame juive que ma sœur et moi avons cachée, pendant quinze mois, dans notre appartement à PARIS.

Madame Caroline BERTRAND, née GRUMBACH, israélite d'origine demeurant à BELFORT, a dû fuir son domicile, traquée par la gestapo pendant l'occupation allemande.

Son mari, boucher, a été prévenu par un commissaire de police de ses amis faisant partie de la résistance, que Mme BERTRAND était sur la liste d'un convoi de juifs qui devait partir pour DACHAU, dans 48 heures...

Aussitôt avec la complicité de cheminots résistants, elle fut conduite à BAVILLIERS (banlieue de BELFORT) où le curé la cacha, en attendant la nuit.... Ces mêmes cheminots, vers 21h virent la chercher, pour l'emmener clandestinement à la gare.

Là, ils la firent monter dans la cabine du serre-frein d'un wagon de marchandises (petite cabine qui était situé au bout du dernier wagon (à l'étroit !) et était chargé de serrer le frein au cas où le convoi aurait des incidents techniques.)

Le train s'ébranle en direction de PARIS vers 22 h 30. Elle a voyagé dans cette cachette inconfortable, passant sans encombre la ligne de contrôle allemande à CHAUMONT, et débarqua à PARIS vers 5 h 30 à la gare de l'Est.

Après CHAUMONT, à la faveur d'un arrêt, un employé S.N.C.F. (au courant de ce passage clandestin) lui remit un billet et la fit monter dans un wagon normal.

J'étais à la descente du train, et un quart d'heure après (nous habitions très près) nous étions à la maison.

Ma sœur et moi l'avons cachée en grand secret pendant 15 mois. Elle n'est pas sortie une seule fois, elle ne s'est jamais mise à la fenêtre, dès que l'on sonnait à la porte, elle se réfugiait dans la chambre.

Nous avons vécu à trois sur deux cartes d'alimentation, et je peux dire maintenant que nous avons eu faim, d'autant plus que nous n'avions pas mes moyens d'acheter des provisions au marché noir !

Le lecteur comprendra aisément que dès que PARIS fut libéré, Mme BERTRAND n'eût qu'un désir, rentrer le plus vite à BELFORT auprès des siens !...

Les communications n'étaient pas rétablies, aussi quelques temps après j'ai quitté mon travail et nous sommes parties, suivant les troupes qui libéraient notre territoire !...

Ce fut une véritable aventure !!!...

Personne, pas même nos parents, (ils n'auraient pas vécu.. ils étaient à THIEFFRAIN, loin de nous, n'imaginant même pas la vie à PARIS sous l'occupation !...) personne donc n'était au courant.

Nos voisins non plus, puisque Mme BERTRAND était arrivée à la maison à 6 h moins le quart.

Seul risque, ma sœur qui était couturière à domicile, recevait des clientes, alors Mme BERTRAND disparaissait ne laissant aucune trace de sa présence, elle se réfugiait dans la chambre.

Heureusement, elle lisait beaucoup..... mais pour elle ces quinze mois furent une éternité !...

Il y eut quelques alertes dont une mémorable :

Un soir, je travaillais mes cours de droit, dans la salle à manger, il devait être 23 heures. J'entends des pas dans l'escalier, des pas d'hommes...

Nous habitons au 3^{ème} étage.

Je pose mon stylo et j'écoute... le bruit de pas est au premier étage. Je retiens mon souffle... 2^{ème} étage....

Je me précipite sans faire de bruit dans le couloir pour écouter derrière la porte.

Les pas montent toujours : 3^{ème} étage ... Je distingue deux pas très nettement. Ils sont derrière la porte.

A ce moment là mon sang a dû se glacer..... Un éclair : les allemands !! !!! toujours par deux !

On sonne ... Je me ressaisis : Qui est là ?

- Police d'état... ouvrez...

J'ai pensé : ça y est !...

J'ouvre : deux civils... L'un d'eux me dit :

- Défense passive Madame, votre fenêtre donnant sur la rue est mal camouflée on voit la lumière !... vous avez une amende de 3 francs !...

Je leur en aurais donné davantage si j'avais osé ! J'ai payé, ils sont repartis...

J'ai refermé la porte, et mes nerfs ont craqué, je tremblais comme une feuille, j'ai enfin retrouvé mon souffle, et j'ai pleuré !

J'avais vraiment eu très peur !

Ma sœur, dans sa chambre qu'elle partageait avec Mme BERTRAND avait tout entendu mais n'avait pas bougé pour ne pas l'éveiller !

On ne sait pas qu'elle eût été sa réaction !

Il était très clair que si nous avions eu affaire à des allemands, notre sort aurait été vite réglé :

Le camp de concentration pour toutes les trois ou passées par les armes !... On sait de quoi la Gestapo était capable !

Ce n'était pas notre heure !....

Dans ses " Mémoire de guerre " le général de GAULE a écrit :

... " La population, après la fièvre des premières heures, passe par une phase de détente. Elle est toute à la joie de la liberté retrouvée, et en même temps, elle n'en croit pas ses yeux. Elle est abasourdie par la soudaineté de l'opération. D'instinct les masses populaires font confiance au Général de GAULE. Les éléments qui pourraient lui être hostiles, à savoir la minorité possédante qui a suivi ou soutenu Vichy, sont en proie à la plus grande confusion. Eux non plus ne se sont pas encore ressaisis. Ils ignorent ce qu'ils doivent attendre de ces hommes nouveaux dont ils ne savent rien. Ils sont en général très inquiets, et la présence dans toutes les villes des forces armées du maquis, n'est certes pas pour rassurer.. "

Henri AMOUROUX écrit, par ailleurs,

... "Traqués, prisonniers de leur passions, de leurs discours ou de leurs crimes, obligés de suivre dans leur retraite les troupes allemandes qui entraînent avec elles, contre son gré, le gouvernement de Vichy, les collaborateurs les plus compromis, vivent en Août 1944, des heures tragiques et lamentables.

DARNAND, a rassemblé dans l'Est, près de la frontière allemande 6000 hommes que suivent 4000 femmes et enfants.

Etrange cortège que celui de cette troupe de collaborateurs fuyant à travers la France d'Août 1944.

Exode combien différent de l'exode de 1940.

Oui, il y a des avions dans le ciel, des villes bombardées, des routes mitraillées, mais toute la France éclate en MARSEILLAISE, les ruines sont décorées de tricolores, ce n'est pas un peuple maussade et angoissé qui coule sur les routes, mais quelques milliers d'hommes et de femmes à qui la patrie ferme ses portes. ... "

AOÛT-SEPTEMBRE 1944

Après la libération de Paris, la Wehrmacht se replie rapidement vers l'est et le nord-est, talonnée par les armées alliées, au sein desquelles les forces françaises, la 1^{ère} armée, la 2^{ème} D.B. renforcées de 300.000 hommes venus de la résistance intérieure, jouent un rôle de plus en plus important.

11 Septembre : La radio annonce :

La 1^{ère} armée française remontant du midi, et la 2^{ème} DB qu'elle a rejointe près de Dijon, occupent une ligne allant du Jura jusqu'à la frontière suisse.

Entendant cela, Mme BERTRAND, s'impatiente, et veut rentrer chez elle.

Nous avons du mal à la faire patienter, les lignes de chemin de fer ne sont pas encore rétablies, pas de moyens de communications par route.

Je lui promets, sans trop savoir comment intérieurement, que, sitôt que nous le pourrons, je la reconduis à BELFORT.

L'armée progresse de jour en jour. C'est l'enthousiasme. Je décide que nous partirons dès que les événements le permettront : courant Novembre.

Je quitte le garage où je travaille en expliquant le motif, je touche ma paye qui nous servira de viatique pour l'expédition, et je rentre en disant : Nous partons demain ! 17 Novembre.

Madame BERTRAND fait sa valise. Je prends un sac à dos pour plus de commodité, quelques vêtements, quelques provisions (nous n'en avons guère et une couverture que je roule sur le dessus du sac. EN ROUTE... !

Il n'est pas question d'aller à BELFORT par la ligne normale PARIS-BALE qui part de la gare de l'Est. La circulation ferroviaire n'est pas rétablie, les rails sont sautés, les postes d'aiguillages aussi, c'est le résultat de l'héroïque résistance des cheminots.

Le train se forme à minuit seulement. Il est pris d'assaut. Bousculade.

Je trouve une place assise pour Mme BERTRAND, je me cale par terre dans le couloir comme tous mes compagnons de voyage.

Je pense que de DIJON, nous pourrions continuer vers BESANCON.

Multiplés arrêts, les voies ne sont pas toujours libres, et il nous faut aussi laisser passer les convois militaires. Là on déblaie la voie, ici on répare un signal... Cahin-caha, nous arrivons à DIJON vers 10h du matin.

Le train ne va pas plus loin. Nous profitons d'une soupe chaude et d'un morceau de pain, distribués par la Croix-Rouge. Quelle aubaine, nous n'aurons pas à toucher à nos maigres provisions.

Je conduis Mme BERTRAND à la salle d'attente, je lui laisse en garde la valise et le sac à dos, et je pars aux nouvelles.

Tout est vague... nous passerons la journée et la nuit, et bénéficierons encore d'une soupe et d'un morceau de pain.

Les nouvelles circulent dans la salle d'attente. Nous ne sommes pas les seules à remonter vers l'Est.

Les troupes progressent... Besançon, le Doubs... ??

De bonne heure le matin, je rôde autour de la gare. La troupe est là qui cantonne. Beaucoup de camions militaires américains. Parmi eux j'avise un grand noir aux dents éclatantes de blancheur qui me fait un signe amical. Je lui demande où ils vont, si par hasard ils n'iraient pas du côté de Besançon ? Yes, Yes night... Oui, Oui, mais nous partons de nuit.

Je reviens annoncer à Mme BERTRAND (discrètement car nous ne devons pas perdre notre place.. !) que nous avons des chances de partir ce soir.

Toute la journée, nous resterons postées près des soldats.

Enfin à un qui parle français (il n'est pas noir celui-là) j'explique notre situation.

20h30 il nous conduit vers son camion, et nous propose de monter.

Je ne sais pas si vous avez déjà vu la hauteur d'un camion américain.

De l'intérieur un des soldats nous tend la main, du sol, un autre nous fait la courte échelle. Qu'importe la dignité en pareille circonstance... nous n'y pensons même pas ! On nous hisse littéralement !

Nous atterrissons au milieu de fûts (du carburant sans doute) et des caisses (munitions et ravitaillement)

L'un d'eux, d'un beau noir brillant, casqué, le fusil mitrailleur entre les jambes, assis comme nous sur une caisse, nous sourit en mâchant son chewing-gum. Le camion n'est pas bâché, il ne fait pas chaud. Nous roulons vite et sommes bien secoués. Le chauffeur évite les trous sur la route très abîmée par les récents combats.

Premier arrêt. Nous sommes en pleine nature. Ils vont simplement prendre leurs rations de nourriture, et bien entendu ne nous oublient pas. A la lueur de leurs torches électriques ils

nous donnent des rations de biscuits et de chocolat ! Comme c'est bon ! Nous nous confondons en remerciements.

On repart. Chaos, vitesse, virages brusques. Mme BERTRAND disparaît derrière un fût. Notre héros casqué se précipite et la relève. Plus de peur que de mal. Il frappe à la cabine et lance au chauffeur :

" Pas si vite... Ti casser Madame "....

Il ralentit un peu mais repart de plus belle. Nous nous cramponnons.

Enfin nous arrivons. Toujours au milieu des troupes. D'autres civils comme nous ont profité des camions et ... des rations alimentaires....

Important sujet de conservation !

Remerciements aux soldats, et les camions repartent.

Le jour n'est pas encore levé. Où sommes-nous ? Je demande à un civil :

Près de Besançon ? Je crois que nous sommes à ROULANS .

Nous nous asseyons par terre, l'une contre l'autre et nous abritons sous la couverture.

Heureusement le temps est avec nous, il ne pleut pas.

Je m'endors aussitôt. Mme BERTRAND ne ferme pas l'œil, elle est trop fatiguée. Il nous semble qu'il y a un mois que nous sommes parties...

Nous aimerions bien faire un peu de toilette, mais où ?

Dès le petit matin, nous nous secouons pour nous réchauffer. Je rôde vers les soldats qui nous donnent du café et du pain. Puis je me mets en quête d'une " correspondance " pour BELFORT.

J'apprends que BELFORT n'est pas libéré, que les troupes ne sont pas très loin devant celles qui montent en renfort.

Les généraux de LATTRE, BETHOUART et de MONTSABERT dirigent l'offensive.

Nous sommes dans un petit village dont je n'ai pas retenu le nom.

Nous allons rester là toute la journée et une nuit complète, vivant de la charité des soldats.

Enfin, mouvement de troupes le lendemain matin. Mais les soldats ne prennent aucun civil. Les lignes sont trop près.

J'avisé un homme avec une camionnette. Je lui demande s'il peut nous rapprocher de BELFORT..... " Je ne peux pas vous prendre, j'ai un cercueil dans ma voiture " Il se ravise : A moins que ça ne vous dérange pas. Mais vous serez obligées de monter derrière, j'ai un membre de la famille à prendre à côté de moi !

Au point où nous en sommes ! nous acceptons. Je lui demande où il va ?

- A CLERVAL (dans le Doubs)

- D'accord. (Mentalement je calcule que nous nous rapprochons en prenant des petites routes. Madame BERTRAND reprend courage)

Je grimpe à l'arrière de la camionnette. Je tends les mains à ma compagne que le chauffeur aide à monter. Elle s'installe par terre à la tête du cercueil, moi au pied.

Je crois que nous ne penserons à rien pendant ce transport insolite, tant nous sommes fatiguées.

Nous arrivons à destination. Des troupes partout. Nous avons droit à quelques rations que je mendie. (Les nôtres sont épuisées, malgré la frugalité de nos repas) Les soldats sont chics avec nous et je leur explique (ce sera la énième fois) notre situation. Ils veulent nous aider.

J'apprends que le pont sur le Doubs est coupé. Seul un pont de bateaux permet le passage des convois militaires sans civils à bord.

Pour la première fois de ma vie, je vois un pont de bateaux : des planches posées sur des bateaux, elles dépassent de chaque côté des embarcations mises l'une contre l'autre. Pour parapets des cordes tendues qui délimitent le passage.

On nous interdit de passer au milieu pour ne pas gêner les jeeps, les camions, les voitures automobiles, ou autres véhicules militaires.

- Vous pouvez passer sur le côté si vous vous sentez le courage !

Le côté c'est-à-dire, à droite la corde (non rigide), à gauche le Doubs, sous nos pieds les planches qui dépassent de 50 cm.

Pas de problème pour moi. Je regarde Mme BERTRAND qui n'est pas rassurée. Il y a beaucoup d'eau à cette époque, et du courant !

Elle a trop envie de rentrer pour hésiter.

- Restez là. Je passe la valise et le sac à dos, et je reviens vous chercher.

(Elle a 62 ans, et une jambe légèrement plus courte que l'autre, de ce fait elle marche difficilement.)

Je passe le plus vite que je peux, me cramponnant à la corde... si flexible !!!... Je dépose les bagages sur la rive et me retourne pour repasser le pont.

En un éclair je réalise le danger : Mme BERTRAND, claudiquant, s'engage sur les planches. Je pense : elle va avoir le vertige et tomber à l'eau.

Je me précipite, et lui demande pourquoi elle ne m'a pas attendue

J'avais peur que tu me laisses !

L'heure n'est pas aux explications...

Je vais faire la traversée en reculant, tenant la corde d'une main, et sa main libre de l'autre.

Ouf ! ça y est... nous sommes passées...

J'en ai eu des sueurs rétrospectives ! Etre si près du but et avoir frôlé la catastrophe !

Je repère une grange. Après ce forfait, nous devons prendre un peu de repos. Nous demandons aux fermiers de nous abriter.

Voyant les cheveux blancs de Mme BERTRAND et sa pâleur, ils nous proposent d'entrer à la maison Il y fait bon. Nous nous réchauffons.

Ils nous offrent un grand bol de lait et du pain fabriqué par eux. Je décline l'offre (je ne peux boire de lait) La dame me fait une tisane, dans laquelle je trempe mon pain.

Nous nous détendons.

Je vais m'enquérir d'un éventuel moyen de locomotion.

Je m'adresse à un lieutenant, et demande des nouvelles de la progression de la 1^{ère} armée. Il me dit que BELFORT est libéré depuis hier par le Général BETHOUART. Le général de MONTABERT occupe les grands cols des Vosges. Ils marchent sur Mulhouse et l'Alsace.

J'explique une fois de plus la situation, lui dis que Mme BERTRAND est à bout de forces et lui demande si un véhicule pourrait nous rapprocher de BELFORT, but de notre voyage.

Des camions partent tout à l'heure en direction d'HERICOURT, nous pourrions vous prendre. Merci ! Il me donne des rations de biscuits et de chocolat ! encore Merci !

Je reviens vite à la ferme et j'annonce la bonne nouvelle à Mme BERTRAND qui a repris un peu de couleurs.

Nous prenons congé de nos hôtes en leur exprimant notre gratitude.

Nous montons dans un camion, couvert, cette fois. Toujours au milieu des soldats. Nous mangeons nos rations. Mme BERTRAND y touche à peine et me les donne (son bol de lait l'a rassasiée) Mes 22 ans affamés ne les refusent.

HERICOURT ! ce nom résonne joyeusement à nos oreilles. C'est tout près de BELFORT : 12 km !

J'espère que la chance qui ne nous a pas quittées durant tout ce parcours, va encore nous sourire.

J'avise un soldat debout près d'une traction avant et lui demande s'il ne peut pas nous conduire à BELFORT, notre dernière étape ?

Je suis l'ordonnance d'un capitaine, je ne peux prendre la décision mais ça m'étonnerait !

Il achevait sa phrase, le capitaine arrive et demande ce que nous voulons.

Je réitère ma demande, m'attendant à un refus.

Montez, dit-il en ouvrant la portière arrière !

Nous en avons les larmes aux yeux en le remerciant.

Pendant le parcours, je lui demande si Belfort a souffert ?

- Oui, il y a eu de violents accrochages dans le quartier de la gare.

Mais c'est fini nous avons libéré St-Louis (ville frontière avec la Suisse) et la 2^{ème} Armée commence la libération de la Haute-Alsace. Nous serons en Allemagne bientôt.

Il fait nuit maintenant. Nous reconnaissons BAVILLIERS au passage (c'est ici que Mme BERTRAND s'était cachée chez le curé du village avant de prendre le train pour Paris, il y a quinze mois)

La voiture s'arrête près de la Gare de BELFORT. Le capitaine prend très courtoisement congé de nous.

Merci, merci de tout notre cœur à tous ces inconnus qui nous ont aidées.

Beaucoup de dégâts autour de nous. Traces de bombes sur les maisons balcons pendant dans le vide, chaussée abîmée, jonchée de fils.

Les rues sont éclairées, mais pas un chat. Nous sommes seules dans ce faubourg désert.

La maison de Monsieur BERTRAND est à l'autre bout de la ville

106 Faubourg de Vosges. C'est très loin, le parcours va être très long...

Sac au dos, valise d'une main, Mme BERTRAND à l'autre bras, nous avançons lentement.

Mais bien vite épuisée par ce long voyage (et dans quelles conditions pour elle) angoissée à l'idée de retrouver les siens, elle s'arrête et en pleurant me dit : " je ne peux plus avancer "

Je la fais asseoir sur sa valise, et je l'encourage doucement.

Impossible de téléphoner, les fils sont coupés.

Alors, de bec électrique en bec électrique, je dépose valise et sac et je vais la rechercher. Cela lui permet de se reposer un peu entre chaque voyage. Le parcours est interminable. Nous marchons dans un désert.

La proximité lui redonne des ailes !

Enfin nous sommes à la porte....

Je lui dis : Ne faisons pas de bruit, nous allons les surprendre

Ils habitent au premier étage. Je la laisse monter, et lorsqu'elle est à mi-parcours, je démarre.

Avec la couverture qui dépasse de mon sac à dos, je décroche les cinq boîtes aux lettres pendues en bas de l'escalier. Vacarme épouvantable

Tout le monde sort : un seul cri : TOI !

Les portes s'ouvrent, cri, pleurs, embrassades, on me prend la valise, le sac... Etreintes... Nous sommes toutes les deux incapables de prononcer un mot.

Ivre de fatigue, je m'écroule sur le divan et je m'endors.

Je me réveille le lendemain matin, tout habillée, sous une douillette couverture. Je réalise lentement !

Le cauchemar est fini ! Cinq jours et cinq nuits de voyage !

Mme BERTRAND a retrouvé son mari, sa fille, et avec eux, leurs si gentils voisins : deux jeunes couples, et une dame veuve et sa fille.

C'est à qui apportera des gâteaux, de bons plats, si bien que nous prendrons les repas tous ensemble pendant trois jours !

C'est la béatitude !

Je vais couler au milieu d'eux des jours bien doux. Je suis isolée là-bas, je n'ai pas de nouvelles de ma sœur à PARIS, de mes parents à THIEFFRAIN ! Si maman avait pu se douter de ce voyage !!! Elle qui se fait toujours de la bile !..... Je leur raconterai à mon retour... mais quand ?

Aucune communication n'est possible. Les dégâts matériels sont importants sur les lignes de chemin de fer.

Avec l'énergie du désespoir, les allemands attaquent çà et là et reprennent du terrain. Des avions survolent les territoires libérés et lâchent leurs bombes. Nous descendons de nouveau à la cave.

Va-t-il nous falloir recommencer et fuir ?....angoisse.

23 Novembre 44 La radio annonce :

... Après une charge d'une audace inouïe à travers à travers la plaine d'Alsace, la 2^{ème} D.B. entre dans STRASBOURG.

Le général LECLERC a tenu le serment de KOUFRA, de faire flotter à nouveau le drapeau tricolore au sommet de la flèche de la cathédrale de STRASBOURG ...

Décembre 44, l'hiver est très froid. BELFORT a un climat continental et lorsque la bise souffle il ne fait pas bon mettre le nez dehors.

Noël approche. 1^{er} Noël de la libération.

M. et Mme BERTRAND, sa fille (ma marraine) leurs voisins dont j'ai parlé plus haut organisent un Réveillon digne pour moi d'un conte de fée.

Beaucoup de soldats cantonnent dans BELFORT. Un poste de garde est établi près de la maison.

Mme BERTRAND va trouver l'officier, et lui demande s'il peut inviter quatre soldats pour fêter Noël avec nous. On le leur doit bien ajoute-t-il !

Arrivent 4 jeunes : deux parisiens, un breton, et un algérien il nous dit être kabyle.

A propos des Algériens et des Kabyles plus particulièrement, le Général de LINARES a écrit :

.... " J'ai vécu au côté des français d'Algérie, les Kabyles les Auressiens et autres rudes montagnards fellahs pour la plupart, au MONTE-CASSINO. Ils ont fait preuve d'une patience et d'une ténacité admirables sans parler de leur courage.

Tous ces français, métropolitains et Algériens ont payé un lourd tribut. Des milliers ne reverront plus le chaud soleil d'Afrique.

Fraternellement unis, chrétiens et musulmans de l'Empire, ont fait bloc contre l'allemand pour la France ..."

A l'époque, personne n'aurait songé à faire de la discrimination raciale. Ils étaient nos libérateurs.

Madame BERTRAND les accueille en les embrassant chaleureusement, et en leur disant merci.

Ils apportent un gros sac d'orange et des rations de chocolat.

Des oranges : nous n'en avons pas mangé depuis quatre ans !

Le repas est copieux. (M.BERTRAND est boucher-charcutier, inutile de dire que nous nous sommes régalés) Il avait en outre gardé soigneusement trois bouteilles de champagne pour le retour de sa femme.

Nous chantons et entonnons le célèbre :

" C'est nous les africains qui revenons de loin

Nous avons tout quitté pour défendre le pays

Et nous avons laissé nos parents nos amis

Car nous avons au cœur une invincible ardeur

Et nous irons porter haut et fiers

Le beau drapeau de notre France entière

Et si quelqu'un venait à y toucher

Nous serions là pour mourir à ses pieds ...

Bien d'autres refrains égaieront la soirée, entrecoupés de danses sur les airs d'autrefois que diffuse un phonographe nasillard.

Au cours d'une danse, j'ai pour cavalier le Kabyle. Il est très correct
Il me dit être fils d'un notable et me demande si je serai là lorsqu'ils seront démobilisés.

Je lui demande pourquoi ? Je voudrais vous épouser, et vous ramener en cadeau à mon père !!!!!.....

Je me suis inventé un fiancé pour sortir de cette impasse sans le blesser. Il n'a pas insisté.

Quand je pense que j'aurais pu être une princesse des Mille et une nuits là-bas quelque part en Kabylie ! Comme on peut passer à côté de son destin parfois !

JANVIER 1945

C'est toujours l'hiver, très froid, je ne suis pas habituée.

Il y a presque un mètre de neige sur les trottoirs. Seul, au milieu, un passage de la largeur d'une luge sur laquelle les ménagères empilent leurs achats.

Je me rends utile au magasin en tenant la caisse. Je participe aussi aux travaux de nettoyage.

Je vais avec marraine au marché central, où ils tiennent une case au rayon boucherie. Il fait -20°. Et la viande... ça ne réchauffe pas tellement, ni le saucisson d'ailleurs ! Quand la bise ne souffle pas c'est très supportable. Mais nous apprécions quand même le retour à la maison sitôt la vente finie.

Les jours passent agréablement. Je parle de mon retour.

M. et Mme BERTRAND voudraient me garder plus longtemps. Ma marraine aussi.

Les communications se rétablissent lentement ; je sais que quelques trains circulent en direction de PARIS.

Fin janvier donc, je les quitte.

Ainsi finit une aventure, que j'ai vécue avec tout l'enthousiasme de ma jeunesse.

Dès mon retour je prends contact avec la Directrice des cours que j'avais suivis. Je raconte une dernière fois mon aventure, et l'informe que je cherche du travail.

Huit jours après, j'entrais grâce à elle, chez un expert-comptable M. LAGARDE, 42 rue Condorcet à PARIS.

La vie à Paris s'était normalisée. Tout rentrait dans l'ordre.

Je profitais de mon premier week-end pour aller à THIEFFRAIN embrasser mes parents. Il y avait si longtemps !...

- : - : - : - : -

Quelques points de repères historiques

- : - : - : - : - : - : - : - : - : -

JANVIER 1945

Les Alliés et les Russes ont pris l'Allemagne dans un étau d'où elle ne pourra plus sortir.

La Belgique est entièrement libérée

Les Russes libèrent le camp de concentration d'AUSCHWITZ

Les Américains franchissent le Rhin au pont de ROMAGEN

FEVRIER 1945

MUSSOLINI est abattu

HITLER met fin à ses jours dans son bunker à BERCHTESGADEN.

MARS-AVRIL 1945

Les Américains libèrent les camps de concentration de DACHAU, RAVENSBRUCK, BERGEN-BELSEN, BUCHENWALD..

Au fur et à mesure de la libération de ces camps, les malheureux déportés sont rapatriés par trains sanitaires.

Près de chez nous, le long des grilles de la gare de l'Est nous voyons tous ces trains qui arrivent d'Allemagne. Il y a tellement de rapatriés, que les ambulances, pourtant en grand nombre, les cars, pour les plus valides, sont insuffisantes.

Tous ces hommes doivent attendre parfois plusieurs heures.

A travers les grilles nous leur parlons, les encourageons pour tromper leur attente. Ils sont squelettiques, le visage émacié, mangé par de grands yeux inexpressifs au regard douloureux. Ils sont comme hébétés.

Ils sont tous en pyjama rayé bleu et gris. Les mieux portants se mettent à tour de rôle à la fenêtre, les autres étendus sur leurs couchettes semblent étouffer et chercher désespérément un peu d'air bien que la fenêtre soit ouverte.

Beaucoup n'auront pas le bonheur de retrouver les leurs.

Ils mourront pendant leur transfert à l'hôpital.

Nous répondons à leurs signes de la main, par un sourire, un geste d'amitié, en retenant nos larmes.

Nous ne saurons que plus tard, que six millions d'hommes de femmes et d'enfants, ont fini, torturés, massacrés, dans des conditions que nul n'aurait pu imaginer.

AUSCHWITZ, RAVENSBRUCK, DACHAU, BERGEN-BELSEN, NEUENGAMME, etc...
Chacun de ces noms en Mai 1945 n'évoque pour personne aucun souvenir.
Nul ne sait, nul ne peut deviner son poids d'épouvante.

Nul ne sait, nul ne peut savoir que pour les juifs, les résistants et tant d'autres innocents convergeant de partout, chacun de ces noms était le rendez-vous avec la mort, dans d'atroces conditions.

Tout s'est déroulé à l'écart, et la dérive de l'histoire

8 Mai 1945

Le Maréchal allemand KEITEL signe l'acte définitif de la capitulation de l'Allemagne.

La 2^{ème} guerre mondiale est terminée, il ne reste plus qu'un amas de ruines du grand REICH allemand.

- : - : - : - : -



*Voilà l'étoile que les Juifs
devaient porter au revers
de leur vêtement.
(Celle de Mme Bertrand)*